Document généré le 12 oct. 2024 02:19

24 images

Films documentaires
La médiatisation du réel

Gérard Grugeau

Numéro 151, mars–avril 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63288ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Grugeau, G. (2011). Films documentaires : la médiatisation du réel. *24 images*, (151), 39–42.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Films documentaires

La médiatisation du réel

par Gérard Grugeau

© Le films du tricycle

La nuit, elles dansent **d'Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault**

FAIRE CHAQUE ANNÉE LE BILAN DE LA PRODUCTION DOCUMENTAIRE AU QUÉBEC EST L'OCCASION DE RAVIVER certains questionnements quant à la représentation du réel et au pacte artistique que les cinéastes engagent avec le monde et le spectateur. Que nous révèlent les films d'ici sur notre époque ? Quelles visions offrent-ils à travers leur transposition de la réalité ? Quelles réflexions suscitent-ils pour donner du sens à notre vie ? Quelles vérités se dégagent de la puissance imaginaire qui les porte jusqu'à nous ? Autant de questions d'ordre à la fois philosophique et esthétique qui nous permettent, au vu des productions récentes, de dresser une sorte d'état des lieux du documentaire au Québec et de sonder notre présence au monde à l'aune des nouveaux possibles que peut générer cette pratique.

D'année en année, ce bilan tente de mettre en valeur le meilleur du documentaire, cette « langue écrite de la réalité » que Pasolini associait au cinéma. Là où le documentaire devrait présider à la rencontre féconde d'une subjectivité du regard et d'une forme visuelle comme dans ***Les tortues ne meurent pas de vieillesse***, premier film prometteur de Hind Benchekroun et Sami Mermer (voir *24 images* 150, p. 37), plusieurs réalisations se contentent encore d'assujettir leur récit au formatage imposé par les télédiffuseurs sans chercher à interroger le réel en créant cet espace sensible et réflexif permettant au spectateur de partager une histoire commune qui *se révèle* soudain dans le tissu du monde. On déplorera bien sûr cette approche convenue qui se satisfait de la reconduction tacite des mêmes stéréotypes d'écriture sans s'épanouir dans une forme de créativité accomplie. Sur une bonne vingtaine de films visionnés, peu de grands coups d'éclat cette année mais plusieurs propositions généreuses qui ont cependant retenu notre attention.

COMBATS COLLECTIFS ET POLITIQUES

Certaines réalisations réussissent à sauver la mise grâce à la seule puissance de la parole qui nous immerge soudain dans les méandres de l'expérience humaine. Tel est le cas de ***L'imposture*** d'Ève Lamont, film militant sur la prostitution féminine qui vaut avant tout par la force de ses témoignages et son point de vue franc de collier qui s'en prend au discours libertaire actuel porté à volontiers banaliser le « travail du sexe » sous couvert de légalisation. En réclamant l'abolition de la prostitution comme cela s'est fait en Scandinavie et en filmant de plain-pied la parole de ces femmes victimes de violence, la cinéaste accompagne ces « vendeuses de rêve » dans leur désir d'émancipation tout en dénonçant l'hypocrisie sociale. Ce faisant, la cinéaste tente de dégager des brèches de résilience dans le réel en cernant l'hypothétique contingence d'un devenir humain, mais l'image peine à prolonger cette parole de révolte pour l'ancrer dans un territoire qui frapperait notre imaginaire. Là où le troublant

Hommes à louer de Rodrigue Jean mettait en scène frontalement la parole de ces parias de la société que sont les prostitué(e)s sans jamais tomber dans le film à thèse, ***L'imposture*** s'en tient au simple constat sociologique tout en redonnant une existence sociale à ces femmes en détresse, ce qui est bien sûr déjà beaucoup.

Cet appel au sursaut politique qui fonde souvent la tradition

© Les Productions du Rapide-Blanc

L'imposture **d'Ève Lamont**

documentaire est aussi au cœur de ***Chercher le courant*** de Nicolas Boisclair et Alexis de Gheldere. Noble cause là encore puisque les auteurs nous proposent ici de réfléchir à l'avenir énergétique du Québec en remettant en question le bien-fondé du chantier hydroélectrique de la rivière Romaine tout en enquêtant sur la viabilité des énergies vertes susceptibles de révolutionner notre monde de demain. Avec le comédien Roy Dupuis à la barre de cette enquête sur le terrain qui passe en revue les technologies de l'avenir, le film semble vouloir renouveler le coup de semonce de ***L'erreur boréale*** (1999) de Richard Desjardins et Robert Monderie, qui dénonçait les coupes à blanc de l'industrie forestière dans le nord du Québec. Par trop démonstratif, ***Chercher le courant*** n'a cependant rien d'un brûlot. Même si le film interroge le réel en quête d'angles de vue révélateurs pouvant ouvrir la voie aux solutions concrètes d'un futur vert, il ne parvient jamais par une dynamique interne faite de tensions à inventer la forme qui conférerait une force de frappe à son propos. On gardera toutefois en mémoire la beauté des paysages vierges traversés par les cinéastes. Se dégage de ces images une sorte d'adieu déchirant à ce qui représente l'une de nos dernières grandes rivières sauvages.

Cette beauté sauvage du réel nous saisit aussi dès les premières images de ***Les fros*** de Stéphanie Lanthier qui plante, pour sa part, sa caméra en Abitibi dans le monde méconnu des débroussailleurs. Reprenant les techniques du cinéma direct, la cinéaste a suivi pendant toute une saison ces nouveaux défricheurs qui forment un microcosme singulier à l'image du Québec multiculturel d'aujourd'hui. C'est dans ce regard décalé, et souvent coloré, que portent ces nouveaux arrivants venus d'Afrique, de Roumanie ou d'Asie sur notre société, que le film capte notre attention, même si la fréquentation virile de ces travailleurs perdus en pleine nature tourne un peu court. Grâce à une belle trame musicale originale à la Ry Cooder, Stéphanie Lanthier réussit à instiller à ces images une sorte de mélancolie cotonneuse qui semble émaner des paysages et des ciels abitibiens. Son cinéma est alors intimement en phase avec l'âme parfois nostalgique de ces « exilés » coupés de leurs racines.

Même attachement à la nature, mais doublé d'une conscience écologique planétaire, dans le combatif ***La reine malade*** de Pascal Sanchez qui nous propose une immersion dans le milieu de l'apiculture au Québec, aujourd'hui en crise. Crise causée par les changements climatiques, les pratiques agricoles agressives et le développement de nouveaux agents pathogènes qui menacent la survie de l'abeille alors que celle-ci est essentielle à la vie et à la biodiversité. Construit autour du charismatique Anicet Desrochers qui dirige une entreprise familiale dans les Hautes-Laurentides, le film trouve ici une forme qui élargit constamment son propos et témoigne d'une vision ouverte à la faveur d'une parole et d'une expérience de vie qui font sens. Au fil des saisons, ***La reine malade*** multiplie les fragments d'une réalité complexe et révèle à travers le travail et les gestes humains ce que Johan van der Keuken nommait joliment « la qualité des choses ». Comme Céline Baril dans le magnifique ***La théorie du tout*** (2009), Pascal Sanchez livre une réflexion sur l'état du monde et l'occupation du territoire tout en militant pour

LES PROJETS TRANSMÉDIAS : UNE VOIE D'AVENIR ?

Mis sur pied en 2003 dans le cadre des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), l'Observatoire du documentaire remettait en question cette année l'impact du multiplateforme sur les modes de production du documentaire à l'heure où les conditions de création et de diffusion connaissent une véritable mutation. Un exemple concret venu de France nous a intéressés, car il synthétise à lui seul ce qui fait aujourd'hui partie de la nouvelle donne des projets transmédias tout en ouvrant sur des perspectives qui pourraient s'avérer exaltantes. Sur le thème de la fin de l'exploitation du pétrole en Amérique du Sud, ***Le Challenge, le procès du pétrole en Amazonie*** de Laetitia Moreau est d'abord un projet de documentaire linéaire diffusé par Canal Plus. Mais à ce mode de production traditionnel est venu se greffer un Web-documentaire qui enrichit le projet initial et se risque sur un terrain plus engagé mettant en cause la compagnie Chevron-Texaco. Construit sur la base d'une enquête interactive grâce à un logiciel spécialement conçu pour le projet, le volet Web s'appuie sur un riche contenu documenté qui permet au navigateur d'approfondir ses connaissances tout en jouant avec l'architecture du site. Se retrouvent donc réunies autour d'un même projet la dimension communautaire du Web, l'interactivité et l'action militante puisque le site appelle à la mobilisation politique. Au-delà de la qualité même de l'entreprise et de ses limites, il y a là, bien sûr, matière à réflexion car ce nouveau contexte d'une révolution numérique qui impose ses obligations – et ses leurres et ses mensonges – tout en grugeant sur les budgets déjà restreints du documentaire soulève autant d'inquiétude que de curiosité. Sans diaboliser cette révolution en marche et les modèles industriels qui s'y rattachent, il convient de rappeler ici un principe fort, celui de la primauté de l'écriture et du point de vue dans la pratique documentaire, et de condamner sans appel un mode de financement qui est aujourd'hui plus que jamais inadapté à la réalité du moment. **– G.G.**

un retour aux valeurs essentielles, celles d'un équilibre naturel à dimension humaine. Porté par la passion communicative de son personnage principal, le cinéma met ici en valeur un art de vivre profondément ancré dans un paysage affectif où se joue notre avenir.

Plus virulent dans le ton et soutenu par une mise en images percutante, le discours politique est aussi ce qui fait l'indéniable réussite de ***Vous n'aimez pas la vérité***, ***4 jours à Guantanamo*** de Patricio Henríquez et Luc Côté. À la base, un matériel des plus sensibles, à savoir les bandes vidéo déclassifiées par la Cour suprême du Canada qui montrent les interrogatoires du citoyen Omar Kahdr, accusé d'avoir tué un militaire américain en Irak alors qu'il était enfant-soldat. Avec hauteur de vue, le film fustige les services secrets canadiens et le gouvernement américain qui, au mépris de toutes les lois internationales, utilisent cette zone de non-droit qu'est la prison de Guantanamo pour pratiquer la torture au nom de la lutte contre le terrorisme. Grâce à un dispositif redoutable qui exploite le motif visuel de la vidéo-surveillance et quadrille l'espace et le temps, les cinéastes construisent à l'écran une architecture claustrophobe de contrôle qui rappelle le Panopticon de Jeremy Bentham, évoqué par Michel Foucault dans ses théories sur les logiques oppressives. En montrant en pleine lumière Omar Kahdr dont le cas est documenté en parallèle, le film vient combler le déficit d'images et de mises en contexte des journaux télévisés tout en créant du lien au cœur d'un imbroglio juridique et politique indigne de toute démocratie qui se respecte. Condamnant avec force l'amoralité des crimes de guerre, les cinéastes poussent le spectateur à se redéfinir en le renvoyant à sa propre conscience et à ce qui fonde son humanité. Face à la tyrannie d'un pouvoir occulte qui se dilue dans la multiplicité de son unique regard, le cinéma impose ici de façon implacable la nécessité exemplaire d'un contre-discours des plus salutaire.

Voilà une œuvre qui aurait certainement touché au cœur le révolté Pierre Falardeau qui fait aujourd'hui l'objet d'un film réalisé par Carmen Garcia et Germán Gutiérrez. Rassemblant documents d'archives, extraits de films et entretiens du cinéaste et de ses compagnons de route, ***Pierre Falardeau*** met en évidence la cohérence du parcours d'un homme épris de liberté qui se plaisait à carburer à l'imprudence, et ce, au prix de toutes les incompréhensions. Homme entier, intellectuel indigné qui, comme les Bertolt Brecht et Gilles Groulx de ce monde, croyait viscéralement à la fonction sociale du cinéma, Falardeau vivait intensément sans déroger à ses idées. Toute sa vie, il n'aura eu de cesse de réaffirmer son combat politique en faveur de son peuple et du pays qu'il appelait de ses vœux. Malgré sa facture télévisuelle qui laisse peu de place à l'exploration formelle, le film émeut à cause de la personnalité attachante de l'auteur d'***Octobre*** qui se livre en toute candeur sur différentes tribunes, sans jamais fuir la controverse. La pertinence du matériel réuni crée un continuum d'images qui entrent en résonance pour brosser le portrait pointilliste d'un artiste en phase avec l'histoire sociale du Québec. Il va sans dire que face au discrédit qui frappe actuellement une partie de la classe politique, les coups de gueule de Pierre Falardeau nous manquent terriblement.

SUR LE TERRAIN DE L'INTIME

Si le documentaire cherche à séduire les télédiffuseurs par une facture efficace, plusieurs productions tentent de conjuguer l'intime et le monde en dépassant les pièges du scénario purement illustratif. À cet égard, ***Je serai là*** d'Iphigénie Marcoux-Fortier et Karine van Ameringen ou ***La part d'ombre*** de Charles Gervais affichent une réelle dignité de regard en filmant les êtres qu'ils mettent en scène, qu'il s'agisse de familles mexicaines déchirées par l'exil de leurs proches vers *El Norte*, ou du voyage initiatique d'une jeune Québécoise d'origine asiatique dans le Cambodge à jamais meurtri par la dictature des Khmers rouges. Pour sa part, ***La route devant*** de Stefan Ivanov s'avère formellement plus ambitieux en partant pour la Bulgarie sur les traces du peuple tzigane intimement lié à l'enfance du cinéaste. Voyage lourd de promesses et de menaces pour un homme aujourd'hui exilé et resté fasciné par une communauté qui faisait jadis peur au petit garçon qu'il était. Visuellement inspiré, loin de tout pittoresque ostentatoire ou folklorisant, le film dessine le tableau riche et diversifié d'un peuple nomade aujourd'hui bousculé dans ses traditions et ses valeurs, mais toujours jaloux de sa liberté. La musique aidant, on pourrait être ici dans le cliché immuable, mais à l'heure de toutes les mutations, le tableau fragmenté de cette communauté traditionnellement en mouvement en vient à cristalliser les sourdes inquiétudes du temps présent. Travaillant sur un autre registre que ***Le bateau en carton*** de José Vieira, lui résolument campé sur le terrain politique (voir *24 images* n° 150, p. 38), ***La route devant*** tisse des liens plus secrets qui, à travers le vieux personnage du montreur d'ours, renouent au bout du voyage avec les mystères de l'enfance comme dans un conte qui célébrerait le triomphe de la fiction sur la mort. Entre le proche et le lointain, Stefan Ivanov tente d'abolir le temps et de construire des ponts. Ouverte, son approche a toutefois quelque chose d'assourdi comme si le cinéaste n'osait pas dévoiler le contrechamp de son intimité d'enfant devenu adulte. Si le film nous laisse quelque peu orphelin sur ce plan, l'invitation au voyage n'en reste pas moins grosse d'instants généreux.

© Les films de l'Isle

La route devant **de Stefan Ivanov**

Autre invitation au voyage plus tragique dans ***Le cœur d'Auschwitz*** de Carl Leblanc qui ouvre sur la part d'indicible qui confère à certaines trajectoires humaines une exemplarité bouleversante. Dans la même veine que ***L'otage*** qui revenait sur l'enlèvement de James Cross et la Crise d'octobre de 1970, le réalisateur renoue avec le film-enquête pour élucider cette fois le mystère entourant

© Michel Lamothe

John Max, a portrait **de Michel Lamothe**

un petit livre de souhaits en forme de cœur exposé au Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal. En partant à la recherche de plusieurs femmes prisonnières du camp d'Auschwitz qui auraient fabriqué en 1944 cet objet singulier pour l'anniversaire de l'une d'entre elles, Carl Leblanc nous tient en haleine et livre une œuvre de mémoire poignante où les cœurs pleurent souvent en silence. Symbole de résistance, ce petit livre de carton qui se déploie comme un origami ou une fleur devient la métaphore de la victoire du beau et de l'art sur l'horreur et le malheur absolus. Si le film n'échappe pas à certains débordements dans sa dernière partie, il n'en réveille pas moins l'idée essentielle voulant qu'au-delà du temps, le cinéma, comme la littérature, soit là pour rappeler les morts aux vivants.

Ce vertige du temps parcourt aussi le très beau film que Michel Lamothe consacre au photographe montréalais John Max, artiste injustement oublié qui a pourtant connu son heure de gloire dans les années 1970 à l'occasion de l'exposition *Open Passeport – Passeport infini* organisée par le Service de la photographie de l'ONF à Ottawa. ***John Max, a portrait*** retrace avec sobriété la brève carrière d'un génie anticonformiste qui voyait en son art un outil de libération pour l'homme. Entouré de ses souvenirs dans le chaos de sa maison qu'il considère comme une bibliothèque ouverte à tous, mais d'où il finira par être évincé malgré le soutien de la communauté artistique, l'homme fait part à la caméra de ses folles utopies et de ses angoisses autodestructrices alors qu'il semble ligoté à jamais dans son désir de création. En toute simplicité, avec l'humilité bienveillante de celui qui sait s'effacer pour que le cinéma, comme la photo, puisse révéler ses champs aveugles, Michel Lamothe livre les clichés de John Max à notre regard dans un silence assourdissant qui affole l'œil à la vue d'univers étranges et fascinants s'avançant jusqu'à nous. Ici rien pour parasiter le regard, juste l'écrasement du temps, l'enregistrement de la mort au travail, comme si la catastrophe redoutée du « ça a été » et « ça va mourir » que Roland Barthes associait à la photographie, devenait ici doublement prémonitoire d'un destin contrarié. Une émotion ténue traverse ainsi le film, alors que John Max, menacé d'expulsion, se débat pour sauver ses archives et sa peau. Témoin attentif et solidaire d'un naufrage annoncé source d'une éventuelle renaissance, Michel Lamothe filme l'attente comme une blessure anesthésiée, comme le poids de l'indicible qui veut se dire sans y parvenir. Se dégage de ce portrait saisissant une pudeur infinie où pourtant, contrairement à l'image photographique qui est *sans avenir*, le plan se révèle à nos yeux constamment plein et expansif.

Dans un tout autre registre, cette plénitude se retrouve aussi dans ***La nuit, elles dansent*** d'Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault (sortie prévue printemps 2011), une autre révélation de l'année 2010. Plénitude due ici à tout un travail en amont sur le terrain qui nourrit souterrainement le film et lui confère une énergie unique, doublée d'un supplément d'âme. Tourné en Égypte et mettant en scène une famille de danseuses orientales qui survit tant bien que mal en marge d'un ordre social impitoyable, le film repose sur un scénario aux fortes potentialités qui en vient à brouiller la frontière entre fiction et documentaire. Si ce n'était de la réalisatrice qui intervient à l'occasion en voix hors champ, la confusion serait totale tant les personnages vivent leurs rôles avec une intensité non feinte, à l'image d'un quotidien riche en péripéties qui révèle très vite une profonde détresse sous les outrances du spectacle. Ménageant quelques belles plages de dérive urbaine renforcées par un travail sur l'espace sonore, ***La nuit, elle dansent*** cultive les ruptures de ton pour mieux mettre en valeur un microcosme foisonnant et complexe que n'aurait sans doute pas renié l'écrivain Naguib Mahfouz, friand de sagas populaires déclinées dans une veine réaliste. Plus à l'aise dans les scènes intimistes que dans les scènes de spectacle, peut-être assujetties à certaines contraintes de tournage, la caméra capte l'envers du décor chatoyant d'un *Mille et une nuits* des pauvres où la vie doit constamment s'accommoder de circonstances indésirables qui contrarient les élans du cœur. C'est cette lutte perpétuelle pour rester dans la vie que ***La nuit, elles dansent*** nous transmet comme une mélopée aux accents aussi capiteux que déchirants.

Ce survol des productions les plus singulières de l'année montre que la pratique documentaire au Québec est toujours bien vivante et qu'à travers leurs propositions variées, les films ne sont pas que l'expérience marquante d'une traversée des conditions humaines, mais une recherche esthétique qui tente de repousser à chaque fois les défis de mise en scène. C'est pourquoi la découverte d'un cinéaste comme Philippe Lesage (***Ce cœur qui bat***), dont deux des trois longs métrages sont encore inédits (voir pages suivantes), s'avère un cas de figure stimulant, car elle atteste que le surgissement de nouveaux possibles dans la représentation et l'interrogation de la réalité s'incarne toujours dans la fréquentation de chemins de traverse à la poésie impalpable.